

'Echapper à la pensée unique – L'émancipation au temps du néolibéralisme'

'Echapper à la pensée unique – L'émancipation au temps du néolibéralisme', c'est le titre de cette intervention. Je vous vois déjà vous dire : Comment, Bon Dieu, puis-je me sortir de ça, et qui donc a imaginé un titre aussi monstrueux ?! Je plaide coupable. Un sujet aussi pesant mérite une explication. C'est pourquoi j'ai une parabole pour vous.

Elle dit ceci :

"Il en est au temps du néolibéralisme comme d'une femme qui, chaque fois qu'elle avait passé trop de temps dans son bassin de natation habituel, se retrouvait avec la peau irritée. Les démangeaisons étaient même franchement insupportables et elle s'en faisait au sujet des cicatrices qu'elle provoquait en se grattant. Elle s'enquit d'un médecin qui lui prescrivit une pommade, à appliquer avant d'aller nager, et après. Les démangeaisons disparurent comme neige au soleil mais, après quelques séances de natation, la femme fut de nouveau atteinte de désagréments, cette fois-ci : de fortes crises d'asthme. Le médecin lui recommanda un inhalateur, à utiliser avant d'aller nager et après. Si nécessaire, pendant également."

"Les crises d'asthme diminuèrent. Mais un beau matin, pendant qu'elle nageait, la femme sentit des phénomènes de paralysie. Ses bras se firent soudain lourds comme du plomb, ses pieds refusèrent de remuer davantage. Et pendant qu'elle coulait lentement vers le fond, elle vit passer au-dessus d'elle au ralenti les jambes des autres nageurs. Toutes écarlates et irritées. Comme elle atteignait le fond de la piscine et sentait progressivement l'air lui manquer, elle vit encore s'approcher un sauveteur. Il portait un petit panneau. Juste avant de sombrer dans l'obscurité, la femme put déchiffrer ce qui y était écrit : 'Si vous vous trouvez ici, c'est qu'il y a un problème avec votre technique de natation'. Et, en toutes petites lettres, juste en dessous : 'La piscine décline toute responsabilité en cas d'accident' ".

Je vais tenter, au moyen de cette histoire, de me frayer un passage dans notre terrible sujet d'aujourd'hui. Et je vais le faire en 7 étapes.

1. La réalité : si ça démange ... faut-il se gratter ?
2. La logique néolibérale : pour chaque démangeaison : une pommade !
3. Les patients : ça gratte qui ?
4. Le traitement : s'enduire de pommade ou arrêter de nager ?
5. J'ai failli l'oublier : le diagnostic !
6. Le traitement (deuxième essai) : tu me grattes le dos, je te gratterai le tien
7. Et comment supporter les démangeaisons sur le long terme ?

1. La réalité : si ça démange ... faut-il se gratter ?

Commençons notre analyse avec notre réalité de tous les jours. Dans nos formations Motief, en tant qu'organisme de formation spécialisé en 'conception de la vie et vivre-ensemble', nous retombons constamment sur cette réalité quotidienne, au départ de perspectives très différentes : dans nos maisons d'apprentissage, par le moyen de nos

fameux 'tours de table', nous recevons de chercheurs individuels les récits du quotidien ; lors des discussions de cas, dans nos formations pour professionnels , nous entendons les récits des professionnels du terrain.

Je démarre avec un morceau de réalité de tous les jours qui est venu à la surface dans une de nos maisons d'apprentissage. La question qui était discutée à ce moment-là était : Qu'est-ce qui nous aliène, de nous-même et les uns des autres ?

Une jeune femme, mère de deux enfants, raconte la charge de travail abrutissante sous laquelle son mari - qui travaille pour une grande banque - s'est jusqu'il y a peu trouvé écrasé et comment celle-ci l'a presque mené à la dépression. Entre temps, la situation néfaste a commencé lentement à s'arranger par le fait que l'employeur l'a affecté dans une autre fonction (certes inférieure). Résultat : le mari gagne à présent moins, mais il se sent mieux dans son travail.

Le problème, maintenant, c'est que cela compromet le remboursement de la maison. Et là, il faut encore trouver une solution. La question de savoir si "habiter plus petit" pourrait représenter une issue, rencontre une forte résistance. La réponse de la femme : "C'est pour nos enfants. Ils ont quand même droit chacun à leur chambre, et à un jardin pour jouer. Ou devons-nous alors en arriver à les priver de toutes sortes de choses – à l'école, ça les ferait vite mettre à l'écart !".

Ceci est un exemple de la façon dont augmentent les démangeaisons ... Laissons donc un peu démanger.

Un autre exemple : dans les formations pour professionnels nous recevons beaucoup de questions concernant 'apprendre à manier la diversité ethnique, culturelle et les conceptions de la vie'. Cette question s'impose apparemment dans tous les secteurs, mais actuellement c'est surtout du secteur des services que les questions nous arrivent: de travailleurs sociaux, des animateurs socio-culturels aux animateurs de jeunes, de l'enseignement à l'assistance et au secteur des soins ... partout l'on semble s'enliser dans la diversité croissante dans notre société.

Ce qui nous surprend à chaque fois dans les discussions de cas lors de ces formations pour professionnels, ce n'est pas tant que la diversité parmi les clients place les professionnels devant des dilemmes insurmontables, mais bien le milieu de travail dans lequel ils se trouvent. Dans tous ces secteurs, le milieu de travail se présente généralement de la même façon. Il est question de :

- toutes sortes de règles et procédures qui doivent être suivies pour augmenter l'efficacité au moyen d'une série bien définie 'd'interventions pratiques' et d'une 'distance professionnelle' à l'égard du client
- un découpage très poussé du processus de travail qui fait que le contact avec la personne qui se trouve en face de vous, et avec son contexte, disparaît ; qui fait aussi que la signification et le sens de vos actions deviennent nébuleux ; les professionnels se sentent comme 'un petit rouage dans une machine impossible à appréhender'
- une explosion de bureaucratie : 'mesurer, c'est savoir!' L'obligation de soumettre des justificatifs, à sa propre direction ou à l'autorité (subsidiante), prend des proportions absurdes. Résultat : des professionnels qui, derrière les

pires de paperasse à remplir, ne voient plus l'usager en face d'eux et gardent donc à peine l'espace pour un contact humain

- des jeunes *managers* fraîchement sortis de l'université qui viennent réorienter d'une manière incompréhensible le travail de terrain pendant que les travailleurs expérimentés n'ont plus rien à dire dans l'organisation
- un manque horrifiant de concertation et de réflexion éthique sur le pourquoi et le pour quoi de la mission professionnelle.

En bref : nous voyons dans le milieu de travail de tous ces professionnels une tendance à la marchandisation, justement dans un secteur qui, par excellence, tourne autour des gens. Et l'effet de ce milieu de travail sur les employés, se devine assez facilement : un cocktail de stress et d'aliénation, de démotivation, de frustrations indéterminées, de concurrence mutuelle, d'essoufflement, de *burn-out*.

Le problème - disons, la démangeaison - dans ce contexte irrité est vite dénommé 'la trop grande diversité'. Il n'y a en effet pas de place pour la diversité dans une monoculture d'efficacité. Mais il n'y a pas que la diversité qui provoque des démangeaisons. Le manque de personnel donne également envie de se gratter. Une pression de travail croissante au moment où on s'entend dire qu'on devra continuer à travailler plus longtemps ... ça gratte partout à la fois et on ne voit pas clairement où on doit se gratter.

C'est le moment d'une pause de pub : www.sesentirbienautravail.be

Vu que 'ça aide d'en parler', je continue encore un peu ...

Cette tendance à la marchandisation n'est pas neuve, mais passe du secteur marchand au secteur non-marchand amenée par une culture de *manager* qui déjà depuis des années, y apporte sa 'plus-value'. Dans le social également, le temps est venu à présent de nous 'professionnaliser', de dessiner notre mission dans des plans quinquennaux avec des objectifs stratégiques et opérationnels et les actions correspondantes – le tout étant bien sûr formulé de façon 'SMART' (pour les profanes, Smart est un acronyme de Spécifique, Mesurable, Acceptable, Réaliste et déterminé dans le Temps). Parce que mesurer, c'est savoir !

Naturellement ceci requiert tout un travail de transposition vers le social, mais ce n'est pas impossible. Pour pouvoir mesurer les effets d'un service, vous devez représenter vos services avant tout comme des 'produits'. Pour pouvoir ensuite évaluer la valeur des relations humaines – la relation à votre usager par exemple -, vous ne devez plus penser à des personnes mais à des 'consommateurs'.

Pour pouvoir enfin évaluer la 'plus-value' de votre action, vous ne devez pas regarder l'impact qu'il a sur votre public mais vous concentrer sur le nombre de consommateurs qui continuent d'acheter vos produits. Vous lancez une étude des besoins parmi vos '*stakeholders*' (les personnes intéressées) et vous y adaptez vos produits. L'offre et la demande.

Je reviendrai là-dessus tout à l'heure. Regardons d'abord un peu notre irritation cutanée.

2. La logique néolibérale : à chaque démangeaison, une pommade!

Récemment, le psychanalyste Paul Verhaeghe a livré une analyse inédite de notre société occidentale contemporaine. Dans son dernier livre 'Identiteit' ('Identité'), il analyse comment, sous l'influence de la méritocratie néolibérale, nous nous efforçons de nous construire une identité uniforme qui nous permet d'afficher à l'égard du monde extérieur l'apparence que nous avons réussi, que tout est sous contrôle, que nous sommes multi-affectables, flexibles et résistants au stress, ainsi qu'en développement permanent, *managers*-de-nous-même, équilibrés et aussi surtout : heureux ! Celui qui ne parvient pas à satisfaire à cette figure idéale, est un 'loser' et tombe vite du navire, et c'est de sa faute ! Il ne peut s'en prendre qu'à lui-même.

Verhaeghe le formule de la façon suivante : "A cette époque de l'homme qui se fait lui-même, la majorité d'entre nous se sentent plus que jamais responsables de leur échec. Les recherches du sociologue Piet Bracke confirment ceci : il y a beaucoup plus de dépressions qu'avant, et les gens qui en souffrent vivent leur dépression comme un échec personnel. Dans les troubles de l'angoisse, les deux plus grandes angoisses sont la peur de l'échec et l'angoisse sociale. Comprenez : la peur de l'autre, qui est soit un juge, soit un concurrent, et parfois les deux à la fois".

Echouer est présenté comme un problème individuel, un 'dérangement' et, de cette façon, on détache le problème du contexte sociétal. Or, l'aspiration à l'image idéale du 'gagnant' ne vient pas de nulle part. Les normes et valeurs qui dominent dans notre société ont surgi dans un contexte bien déterminé, elles se sont développées dans une réalité matérielle très concrète. On pourrait dire que chaque modèle de société conçoit sa propre idéologie pour pouvoir ainsi justifier pourquoi les choses se passent comme elles se passent.

Une société ultracapitaliste, qui est basée sur une croissance économique, une concurrence, une rentabilité et une aspiration au profit sans frontières, a donc besoin de gens qui, pareillement, veulent la croissance sans fin, sont focalisés sur le "faire", qui voient dans tout autre être vivant un concurrent, des gens hyperperfectionnistes qui n'aspirent qu'à repousser encore leurs limites jusqu'à approcher l'efficacité d'une machine, tout en rayonnant la tranquillité d'un moine zen, et qui n'éprouvent aucun problème de conscience à laisser derrière eux les 'losers'.

Laissons la parole à Paul Verhaeghe lui-même, avec un extrait de la présentation de son livre 'Identiteit' aux éditions De Vooruit à Gand. On en trouve un enregistrement plus complet sur Internet : <http://www.youtube.com/watch?v=I-YMXZCFy0A> (2min. 41)

Dans son précédent livre 'Het einde van de psychotherapie' ('La fin de la psychothérapie'), Verhaeghe décrivait comment le néolibéralisme a donné une forme nouvelle à son domaine. Quand tout a été 'commodifié', quand tout est approché comme un produit qui peut être négocié et doit rapporter du profit - également les gens eux-mêmes ('le capital humain'), les relations humaines, jusqu'à notre monde affectif - si tout donc est transformé en marchandise, alors on obtient comme résultat que les soignants ne doivent plus soutenir leurs clients dans leur processus de recherche de plus d'autonomie, de bien-être mental et d'espace réel pour agir.

La tâche des soignants dans le contexte ainsi décrit peut alors se limiter à rechercher les dysfonctionnements et les comportements inadaptés, dont il faut définir les symptômes en termes de 'désordre' ou de 'défaut', pour pouvoir ensuite passer à la suppression de ces symptômes par la médication. Concrètement, ceci signifie par

exemple : un manque de concentration et une trop grande activité désordonnée seront définis comme hyperactivité et trouble de l'attention. Et on va les résoudre avec une prescription de *Rilatine*.

Poser un diagnostic est superflu, oui, gênant même et contreproductif, car la recherche des causes des 'dérangements' prendrait du temps, ferait s'envoler les coûts et exigerait vraisemblablement aussi un changement structurel de société. Toutes choses qui ne sont pas souhaitables quand *time is money* ('Le temps, c'est de l'argent'), et qu'on ne peut fondamentalement pas remettre en question notre modèle économique.

La conséquence de cela, c'est qu'en santé mentale, les soins seront toujours moins orientés vers la guérison, et vont toujours davantage avoir pour objectif l'adaptation au comportement (économiquement) souhaité, autrement dit : l'intégration dans le système. L'incorporation. Fondamentalement, ce qui est en jeu ici, c'est que les gens doivent disposer de la stabilité mentale et de la santé physique pour (continuer à) faire tourner la roue de la cage. Voilà résumé en raccourci.

En d'autres mots, on est pris dans un mouvement circulaire. La société néolibérale crée ses propres dérangements (troubles de la concentration, troubles alimentaires, dépression, ...), on individualise ces dérèglements (on les détache du contexte sociétal), on impose la solution dans la lutte contre les symptômes et, ensuite, on bâtit une industrie tout autour. A chaque démangeaison donc, sa pommade.

3. Les patients (classe inférieure et classe moyenne) : ça gratte qui ?

Désolée pour toutes les petites pommades, pas besoin d'être médecin pour réaliser que sans un diagnostic, l'irritation va continuer à surgir chaque fois sous forme de nouveaux maux. Ça c'est clair. Et c'est clair aussi que cette irritation contre laquelle nous ne trouvons pas de médicament adéquat, n'est pas un cas particulier, mais qu'elle apparaît dans de larges couches de la population, ça devient très clair. Peut-être que ni vous ni moi n'avons trop de problème de peau ? Alors, l'origine des démangeaisons ne pourrait-elle pas se trouver dans la composition de l'eau dans laquelle nous nageons ?

Comme je l'ai dit tout à l'heure, la 'marchandisation' et la 'rationalisation' auxquelles nous avons à faire aujourd'hui sont tout sauf une nouvelle évolution, et elles ne se limitent absolument pas au domaine d'expertise de Paul Verhaeghe. Il décrit lui-même comment il repère cette évolution inquiétante non seulement dans tout le secteur médical, mais également dans l'enseignement et dans le monde académique, dans le secteur de l'aide sociale, dans le secteur culturel...

Il y a douze ans, Roger Jacobs et Jef Van Doorslaer signalaient, depuis le secteur de l'éducation permanente, exactement déjà ces tendances. Ces deux formateurs ont soutenu pendant des années des personnes peu scolarisées dans leurs efforts pour renforcer leur position dans la société. Ils travaillaient au développement des compétences de base essentielles : naturellement la compétence linguistique, mais aussi le développement d'une conscience politique, voir comment elles pouvaient s'organiser pour défendre leurs intérêts, l'émancipation.

Dans leur livre 'Het pomphuis van de 21^{ste} eeuw' ('La maison de pompe du 21e siècle'), Roger Jacobs et Jef Van Doorslaer décrivait comment dans les années '90, leurs objectifs émancipateurs étaient de plus en plus sapés par l'histoire violette de la Troisième Voie et de l'Etat social actif. Ce sont Tony Blair et Gerard Schröder qui ont ouvert la voie à cette histoire en Europe à la fin des années '90 : ils esquissaient les fondements d'une 'nouvelle économie' au centre de laquelle on mettrait concurrence, libéralisation, formation et éducation, et dans laquelle on accorderait aussi de l'attention au travail des idées : la diffusion d'une morale du libre marché. Cette nouvelle économie devait constituer la voie du milieu entre d'un côté le libéralisme pur et dur de Reagan et Thatcher, et de l'autre l'Etat-providence des sociaux-démocrates.

Si on reprend les objectifs du manifeste, on y lit qu'il s'agissait en réalité de transformer totalement notre société en une société de libre marché radical - et en plus, d'une manière telle que les citoyens eux-mêmes iraient croire que la démolition de notre Etat social, qui y est liée, est tout simplement 'inévitable', voire même 'dans l'intérêt de chacun'.

C'est dans l'éducation permanente que les auteurs de 'Het pomphuis' ont remarqué en premier lieu les conséquences de cette 'nouvelle voie' européenne : ils décrivaient comment on faisait - de plus en plus - appel à eux pour discipliner et 'activer' les gens, ils notaient comment l'éducation permanente était utilisée comme instrument pour présenter les gens avec les compétences nécessaires, flexibles et loyaux à leur employeur, prêts à être négociés sur le marché de l'emploi.

Et celui qui, après tous les 'efforts' fournis par l'Etat, ne parvient toujours pas à entrer de façon appropriée sur le marché de l'emploi, celui-là ne peut en tout cas pas se plaindre, et ferait mieux de battre sa coulpe. Il ne convient plus que l'éducation permanente soit orientée vers le développement personnel et la conscientisation, vers l'analyse de la réalité existante et l'acquisition de la compréhension pour apporter des changements à cette réalité. Non, l'éducation permanente dans l'Etat social actif se concentre sur l'adaptation à l'ordre établi et le fonctionnement optimal en son sein.

Il est intéressant de voir comment cette analyse d'il y a 12 ans trouve à présent vraiment un écho dans la société - aujourd'hui que ce même signal d'alarme est tiré par un psychologue, et plus seulement par des formateurs en éducation permanente travaillant surtout avec des groupes déjà 'marginalisés'. Il semble qu'entre temps, les démangeaisons aient gagné la classe moyenne.

Et entre temps les services d'aide sociale ont aussi été enrôlés pour aider à ré-activer ; dans la classe moyenne également, ça commence à tomber à la pelle, on ne parvient plus à garder la tête hors de l'eau dans la roue de la cage néolibérale. Pour elle aussi maintenant, c'est marche ou crève ([l'expression en néerlandais est différente : littéralement, pomper ou couler](#)).

Chacun a les mêmes chances. Vous êtes responsable de vos succès et de vos échecs. Prenez donc bien soin de vous.

Page de pub :

- *Vous devez hydrater votre peau, 7 jours sur 7. "Garnier, prenez soin de vous!"*

- *Evitez à votre entourage les soucis pratiques et financiers. Réglez vous-même vos obsèques.*
- *“Funérailles Dela : ainsi vous prenez soin des autres ...”*

4. Le traitement : s'enduire de pommade ou arrêter de nager ?

La piscine n'est pas responsable. Il n'y a pas de sauveteurs. Les nageurs qui coulent doivent s'interroger sur leur technique de natation. On nous le rappelle d'ailleurs dans le discours néolibéral, de la façon suivante : “La sécurité sociale devient impayable”.

“Nous devons tous travailler plus longtemps. Nous devons tous faire quelques sacrifices”. Donc : ne pesez pas sur la collectivité en tombant malade ou en perdant votre travail, constituez-vous une épargne-pension. Restez bien à l'écart des piquets de grève. Restez éternellement jeune ! Et si ça ne marche pas, réglez au moins vous-même vos funérailles.

Dans ce contexte, le ‘changement’ est devenu presque impensable. Il ne semble pas y avoir d'autre option que de nager. Le premier article de foi du néolibéralisme est d'ailleurs : *There is no alternative!* ('Il n'y a pas d'alternative') (Thatcher). Si nous acceptons cet article de foi, nous ne pouvons effectivement que choisir entre nager et couler. La situation est telle aujourd'hui qu'une grande partie de la population a admis cet article de foi. Point. Et l'ensemble de ces personnes ont besoin de toute leur énergie pour simplement surnager. C'est une réalité que nous ne pouvons pas dépasser. Regardons donc un peu ce que cela signifie exactement ...

Etant donné que les histoires peuvent parfois nous aider à regarder autrement notre propre réalité, je vais vous entraîner dans une de ces histoires. Les gens dans cette salle qui ont moins de quarante ans la connaîtront peut-être. Il s'agit de l'histoire qui est racontée dans *Matrix*, un film américain culte d'il y a 13 ans, la première partie d'une trilogie de science-fiction dans laquelle notre monde dans le futur est représenté comme une planète désertique sous le pouvoir d'une intelligence artificielle. Les machines utilisent la terre pour y produire des batteries humaines. Les hommes leur servent donc de sources d'énergie renouvelable.

Pour conserver les hommes ignorants et sous contrôle, les machines utilisent un programme informatique appelé la Matrice, *The Matrix*. Ce programme est une simulation informatique du monde tel qu'il était en 1999, juste avant que la planète soit anéantie. C'est un faux monde dans lequel le vrai système reste invisible ; à la place, on projette dans la tête des gens un monde rêvé dans lequel le but ultime est sa petite maison à soi, son petit jardin, son petit arbre, dans lequel les gens travaillent, mangent, achètent, placent leur argent, et où tout paraît ‘normal’.

Le film raconte qu'un groupe de rebelles a découvert une erreur de programmation dans le système informatique et qu'ils l'utilisent pour s'échapper de la Matrice vers 'le vrai monde'. Ces rebelles se donnent pour tâche de libérer les autres de leur destin de batterie d'élevage.

Une fois que les gens prennent conscience du faux monde dans lequel ils vivent, on leur donne le choix entre une pilule rouge et une pilule bleue : s'ils choisissent la pilule rouge, ils sont tirés hors du faux monde et il ne leur reste pas d'autre possibilité

que de prendre part à la lutte contre les machines. S'ils choisissent la pilule bleue, leur mémoire est effacée et ils retournent dans le paisible monde factice de la Matrice, mais ils se résignent donc à leur existence de pile humaine.

C'est une question intéressante que *Matrix* nous pose à nous aussi comme spectateur. Quel choix faisons-nous ? Prenons-nous la pilule rouge et nous lançons-nous dans la lutte contre cet ennemi souvent invisible, ou choisissons-nous plutôt la tranquillité de l'ignorance, et donc : la pilule bleue ?

Le choix de la pilule rouge est un choix difficile : il implique de sortir de la belle apparence trompeuse, de regarder la réalité en face, et la dure réalité d'une planète démolie, et de ne plus fuir une humanité exploitée. Ça demande l'engagement à vie de, chaque jour, recommencer à lutter contre un ennemi apparemment invincible. C'est poursuivre un rêve de libération - peut-être pas d'abord pour soi-même mais, dans le meilleur des cas, pour les générations futures.

D'une manière ou d'une autre, devenir conscient ne conduit pas en soi ni par définition à la libération, c'est ce que montre ce film. Au contraire même, en première instance, le processus de prise de conscience apporte surtout de la souffrance : vous êtes confronté à la réalité critique dans laquelle vous vous trouvez et vous êtes accablé par la conscience qu'échapper à cela est une tâche immense, proche de l'impossible, qui va exiger énormément de sacrifices. Nous allons mettre en balance la certitude de perdre en confort, avec l'incertitude sur ce qu'il y a à gagner – et face à ce choix, la balance va souvent pencher en faveur des sécurités étriquées.

La vraie libération n'aura sa chance que quand les gens pourront prendre position sur le long terme dans une réalité de conscientisation croissante et réussiront enfin à avoir de nouveau réellement leur mot à dire sur leur propre monde. *Matrix* illustre bien la difficulté de ce chemin, avec une scène au cours de laquelle un des rebelles libérés abandonne la lutte épuisante contre les machines. Le rebelle demande à un des gardiens du système de le reprendre dans l'agréable monde rêvé de la Matrice.

Regardons un peu cette scène de *Matrix* :

<http://www.youtube.com/watch?v=Z7BuQFUhsRM&feature=related>

La réalité expérimentée peut donc être un faux-semblant : comme l'ignorance est agréable ... Comme c'est bon, après une dure journée de travail, de débrancher son cerveau, de s'enfoncer dans son fauteuil avec un verre de vin et de s'immerger dans le monde de rêve d'*Amour, Gloire et Beauté*, d'imaginer les odeurs des repas de chefs de *Masterchef*, d'évacuer les frustrations générées par les embouteillages en regardant des images où la police pince les chauffards irresponsables qui tout à l'heure encore vous doublaient par la bande d'arrêt d'urgence. Enfin une 'justice'...!

Ignorance is bliss... Bienheureuse ignorance ... Car, libéré et clairvoyant, vous êtes bien avancé quand le monde autour de vous semble impossible à sauver ? Quand le plus souvent l'ennemi contre lequel vous luttez n'est même pas manifeste ? C'est quand même mieux de profiter de sa captivité, non ? Réaliser que les banques font retomber leur crise sur nous : que fait-on avec ça quand on est pieds et poings liés à notre crédit hypothécaire auprès d'elles ? Et de réaliser que nous sommes en train de gaspiller les matières premières naturelles de nos enfants et de polluer notre planète de façon

irréparable, quand on se sent forcé de faire chaque jour 120 km avec sa vieille Peugeot pétaradante pour aller au travail ?

Peut-être le sentez-vous vous-même maintenant, alors que vous menacez d'être de plus en plus enfoncé sous le poids de cette analyse : nous savons bien d'où provient l'irritation, mais voulons-nous vraiment le savoir ? Car notre impuissance est souvent écrasante. Au contraire des groupes et minorités désavantagés, qui osent encore espérer un échelon supérieur de l'échelle sociale, pour nous qui faisons partie de la classe moyenne, le 'changement' évoque surtout abandonner des privilèges et des sécurités (apparentes).

5. J'ai failli l'oublier : le diagnostic !

Ok. Disons que nous admettions que la cause de notre problème ne se trouve pas dans notre pauvre technique de natation, mais bien dans ce qui constitue l'eau du bassin. Que fait-on alors, avec notre impuissance ? Pouvons-nous encore croire qu'une alternative est vraiment possible ? Pouvons-nous encore croire qu'ensemble, nous sommes réellement en état de faire advenir une société dans laquelle soit centrale non la poursuite du profit mais la poursuite de l'humanité ?

Qu'est-ce qui peut nous convaincre de choisir malgré tout ce combat à vie contre le courant dominant et les faux-semblants ? Comment pouvons-nous nous convaincre mutuellement que 'le vrai bonheur' ne se trouve pas dans un *lifting*, ou dans la victoire au 'dîner presque parfait', et non, même pas dans l'impressionnante collection de nos 745 amis *Facebook* ?

Comment allons-nous nous aider mutuellement à prendre conscience et faire expérimenter que non seulement nous devons mener ce combat, mais que quelque chose peut surgir comme une 'collaboration', que notre histoire connaît le phénomène de 'mouvements sociaux à contre-courant' qui ont déjà été en mesure d'opérer de réels changements ?

Et que dans ces communautés critiques, des liens de vivre-ensemble et de travailler-ensemble se sont constitués, qui ont apporté une autre forme plus profonde de plénitude, de bonheur, de bien-être, ... , malgré tous les revers et les problèmes complexes inhérents à ce combat ? Comment allons-nous nous rappeler les uns aux autres que ceci s'est déjà produit une fois - pour nous ? Que des gens se sont déjà relevés une fois de la mort de la pensée unique. Temporairement peut-être. Mais réellement et avec des conséquences profondes pour les générations suivantes. Comment apprendre à croire à nouveau que cette société comme nous la rêvons, nous pouvons aussi la réaliser ?

6. Le traitement (deuxième essai): *you scratch my back, I'll scratch yours*

Tu me grattes le dos, je te gratterai le tien

Si nous pensons qu'un changement est possible, alors une question de stratégie s'impose. Comment nous y mettons-nous ? Que signifie se dégager de la pensée unique ? Pour nous-même ? Pour notre engagement dans les organisations sociales ? Pour ces organisations elles-mêmes ?

Nous soumettons aujourd'hui cette question à des acteurs d'organisations sociales parce que, dans une démocratie, il est préférable que le débat de société sur comment nous voulons donner forme à notre vivre-ensemble soit mené de façon élargie et ne soit pas laissé aux mains d'une petite élite. Si les organisations sociales progressistes (des organisations qui défendent les intérêts des groupes et minorités vulnérables) ne remplissent pas suffisamment cette tâche sur le terrain, alors nous laissons le projet de notre société dans les mains des banques, des entreprises transnationales et des organisations patronales.

Aujourd'hui, nous devons constater que la voix des organisations sociales qui portent une critique de société résonne trop faiblement pour infléchir le débat autour de l'aménagement de notre société. Il y a à cela un grand nombre de raisons, mais ce qui nous semble assez fondamental, c'est que toujours plus d'organisations sont elles-mêmes atteintes en profondeur par la logique néolibérale et par cette culture de *management* centrée sur la marchandisation et l'efficacité.

Cela se remarque non seulement dans la forme de nos plans à cinq ans qui sont maintenant formulés de façon mesurable en termes de production, c'est également visible dans l'embarras et la prudence avec lesquels nous décrivons désormais notre mission. En effet : à quel point pouvez-vous encore être crédible aujourd'hui comme organisation quand vous prétendez poursuivre comme but 'une société juste' ? Combien suspect cela ne sonne-t-il pas, de prétendre aujourd'hui travailler à des 'processus de conscientisation' en matière de critique sociale ?

Cela a pris une consonnance 'sinistre', vous êtes vite regardé comme l'une ou l'autre de ces sectes qui manipulent les gens pour les entraîner dans une direction où ils ne veulent pas aller. Si vous voulez agir de façon un peu politiquement correcte, vous devez aujourd'hui vous positionner de façon 'neutre', c'est comme ça : ne pas vouloir mener dans une certaine direction, éviter d'imposer votre vision à d'autres, ne pas faire peser sur les gens des prises de conscience sur des choses auxquelles ils ne peuvent de toute façon rien changer. Si nous acceptons cette 'neutralité', en tant que milieu social progressiste, alors nous nous laissons rogner les ailes dès le départ.

La cause de cette hésitation à prendre position réside justement dans l'acceptation de la logique dominante. Dans les organisations sociales aussi, le discours néolibéral a corrodé notre langage et notre vision, et crée une totale confusion des idées et une perte de direction. Et la pratique et le positionnement qui en découlent sont tous sauf neutres : il suffit de regarder l'offre dans la vie associative, du côté des mouvements, dans le travail de formation et dans la culture ...

Au cours des vingt années écoulées, l'offre a évolué toujours plus dans le sens d'une 'adaptation' : le nombre d'activités orientées sur le débat de société, la réflexion sur les alternatives aux problèmes sociétaux, diminue. A l'inverse, on observe un *boom* de l'offre visant le développement personnel, s'aider soi-même, le *self-management* (p. ex. des cours de 'pensée positive', apprendre à se détendre, etc.), parfaire les compétences 'relevantes' pour le marché du travail et les aptitudes 'nécessaires' (p. ex. l'utilisation des nouveaux médias).

Nous avons perdu la notion de l'autonomie. Dans un monde où tout s'individualise, l'autonomie ne peut plus signifier qu'une chose : l'individu détermine uniquement pour lui-même comment il veut vivre, sans lien avec ceux qui l'entourent. Cela nourrit

le mythe que l'être humain n'a pas besoin d'autrui pour exister. Ce n'est pas une autodétermination qui mène à une prise de position critique. Cette sorte d'autonomie nous monte les uns contre les autres, nous divise et nous gouverne.

Nous avons perdu la notion de l'émancipation'. Dans un monde où il faut surtout bien prendre soin de soi-même, nous sommes allés mettre *empowerment* (renforcement, plus grande autonomie) à la place de l'émancipation : se *manager* soi-même, renforcer sa propre position. Ceci nourrit le mythe que l'être humain est un carnivore et que seuls les plus forts survivent. Cet *empowerment* à la mode conduit au souci individuel de soi et à cultiver l'endurance.

En soi, c'est une bonne chose – si toutefois cette confiance en soi toute neuve et cette force conquise sont aussi engagées dans l'histoire d'émancipation dans laquelle les hommes sont liés les uns aux autres pour créer du changement. Si l'*empowerment* (la montée en autonomie) ne fait pas cela, il oeuvre à confirmer le système.

Ceci nous amène à un tas de questions et de défis pour les organisations sociales d'aujourd'hui, mais aussi pour vous et moi :

Faire des choix

Nous ne pouvons à la fois être des gagnants dans la roue de la cage et, en même temps, vouloir le changement. Nous devons choisir dans quoi nous investissons notre énergie et notre temps. Avant tout, nous nous trouvons devant le défi de déclarer au grand jour notre langage et notre vision et d'atteindre une prise de position partielle : dans nos organisations sociales, mais aussi sur notre lieu de travail dans l'enseignement, à l'hôpital, dans notre association de quartier, dans notre magasin du monde ... Si nous voulons créer du changement, nous devons en premier lieu formuler clairement face à quoi nous nous positionnons et où précisément nous voulons aller.

Les questions qui peuvent nous aider ici sont par exemple :

- voulons-nous aider à chosifier ou voulons-nous aider à humaniser ?
- voulons-nous aider les gens à intégrer ou voulons-nous aider à sortir du moule ?
- voulons-nous aider à couvrir de pommade et à endurer ou voulons-nous attaquer la cause de l'irritation ?
- voulons-nous nous former pour nous mouler dans le système ou voulons-nous nous former pour aider à créer un système décent ?

Prendre position signifie afficher ses couleurs. Oser appeler les choses par leur nom. Donner un visage et présenter une opposition aux forces souvent invisibles qui font basculer nos services et nos organisations dans l'inhumain. Nous devons reprendre le volant en main et utiliser à nouveau nos propres objectifs pour remplir nos plans à cinq ans.

Pour cela, nous avons besoin de pierres de touche qui nous font nous questionner de façon critique, nous-mêmes et entre nous. Que peuvent être de telles pierres de touche ? J'en donne quelques-unes, qui me viennent à l'esprit :

- Les personnes sont centrales. Pas la paperasse, pas les chiffres, pas les bénéfices.
- L'égalité entre les hommes a priorité sur la liberté individuelle.
- La dépendance des gens entre eux est à considérer comme une force et pas comme un défaut.
- L'émancipation signifie s'organiser ensemble avec d'autres pour défendre les intérêts communs afin de créer davantage d'espace pour agir et davantage de qualité de vie.
- Dans nos actions, la solidarité constitue un point de départ, et elle implique de corriger structurellement les inégalités réelles entre les gens et de protéger les conditions d'existence collectives.
- L'impact de nos actions pourra être mesuré dans les livres d'histoire d'ici un demi-siècle, pas avant.

Comptez bien sur ceci : Si nous faisons le choix du changement, cela signifie aussi que nous devons apprendre à 'échouer' ; celui qui ne nage plus avec le courant dominant ne devra pas compter sur des applaudissements.

Avec qui travaillons-nous au 'changement' ?

En déplaçant l'interprétation de l'émancipation' vers l'*empowerment*', on a aussi effectué un déplacement au niveau du public prioritaire. Là où il y a 20 ans en parlant d'émancipation', on envisageait les minorités et les groupes désavantagés, la société se concentre aujourd'hui surtout sur la 'classe moyenne'.

Entre temps, nous avons relégué les groupes défavorisés à l'écart, dans des organisations spécialisées dans la défense des intérêts des pauvres, des moins valides, des 'migrants'... Même s'il peut être utile de s'organiser à part pour la défense et l'émancipation des groupes défavorisés, la très grande fragmentation des organisations sociales progressistes que nous subissons aujourd'hui, crée en même temps l'aliénation mutuelle et n'est dans l'intérêt de personne. Cela maintient les positions de classes et sape la solidarité. Pour concevoir des alternatives, nous avons besoin les uns des autres : pour dépister nos zones d'ombre, pour nous garder mutuellement réveillés, pour tirer dans une même direction, pour faire résonner notre voix plus fort.

Collaborer signifie aussi que nous devons continuer à nous exercer dans la réalité concrète à manier ces différentes positions et à rester centrés sur ceux qui sont vulnérables : avons-nous une offre qui rencontre les besoins des peu scolarisés, nos lieux sont-ils accessibles aux personnes souffrant d'une limitation, nos initiatives ne sont-elles pas trop chères pour les groupes financièrement fragiles, sont-ils associés à la définition de la politique dans notre organisation, à la détermination de nos objectifs, etc ?

Et une fois que nous recommençons à collaborer ? Où commencer alors ? Chaque initiative que nous entreprenons devrait saper la pensée dominante ... Une pensée unique (*littéralement* : "occupée") ne peut en effet jamais conduire à un agir libérant. Donc :

En permanence démystifier

En permanence démystifier la religion néolibérale et acquérir la compréhension de sa logique. La crise économique que nous traversons aujourd'hui et qui, chez chacun de nous, vient toujours plus nous coller à la peau, constitue aussi une chance. De plus en plus de gens expérimentent que cette forme d'économie, que cette forme de société ne créent pas la prospérité et le bien-être 'pour tous', mais au contraire produisent épuisement et exploitation à grande échelle.

Cette expérience dérangeante, qui provoque de l'agitation, des troubles dans de larges couches de la population est une expertise du vécu qui est d'une valeur inappréciable pour la recherche d'alternatives. L'indignation peut être un moteur pour attiser la conviction chez chacun qu'il peut en aller autrement. Qu'il doit en aller autrement.

Démanteler l'impuissance

L'être individuel ne peut pas s'émanciper. L'émancipation en dehors d'un groupe n'est pas possible. Nous devons donc reforgez les individus en un groupe, nous devons relier les gens et leur faire expérimenter à nouveau combien être en lien vous fait vous sentir bien.

Ensuite nous devons, dans ces groupes, nous déshabituer de ce que chacune de nos fautes individuelles relèverait d'un échec. Nous devons apprendre à dire combien d'entre nous ne 's'en tirent' pas, et réapprendre à calculer la racine carrée de notre force commune.

Nous devons ensemble apprendre à connaître les liens entre l'oppression dans notre environnement de vie personnel et l'oppression mondialement organisée, nous devons ensemble poser un diagnostic sur la cause de nos maux et, les uns avec les autres, poser les jalons du processus de guérison et donner forme à cette guérison. Très concrètement, ici et maintenant, petit pas par petit pas. Nous devons expérimenter que, par la mise en oeuvre d'initiatives très concrètes qui font du bien – aussi petites soient-elles – on libère une source incroyable d'énergie et de souffle nouveau. Nous devons réapprendre à croire que cette énergie est l'unique remède à long terme.

Nous organiser

Nous devons regarder au-delà des frontières de notre lieu de travail, de notre organisation. Nous devons nous organiser avec des collègues, des groupes et des mouvements de même opinion. Nous devons les uns avec les autres convenir des pas à poser dans la même direction, et prévoir comment, sur la route, nous nous ravitaillerons mutuellement en conscience du contre-courant, en encouragement et en humour.

7. Et comment supporter les démangeaisons sur le long terme ?

Pour finir, revenons une dernière fois à notre parabole.

Changer la composition de l'eau alors qu'entre temps, nous devons continuer à flotter, va demander une nouvelle technique de natation. Ce qui peut nous y aider, c'est de voir que nous nous trouvons tous dans le même bassin. Nous devons nager la 'brasse groupée' (en néerlandais, samenschoolslag [combinaison de deux mots](#) : "s'attrouper" et "brasse").

Nous devons être les uns pour les autres longue haleine et force motrice. Virant peut-être au 'rouge', nous devons apprendre à vivre avec une peau délicate. Cela va certes demander de nous la capacité de lutter, mais aussi exiger que nous restions proches des autres, attentifs, chaleureux et apaisants.

Une chose est sûre : il n'y a pas de pommade miracle, de sauveteurs encore moins, à l'exception donc de ceux qui tendent des panneaux d'avertissement. Nous devons donc devenir nous-mêmes le changement que nous attendons. Ou, comme l'a déjà dit le mouvement *Occupy* : "We are the ones we've been waiting for" ("Ceux que nous attendions, c'est nous").

Elke Vandepierre est coordinatrice de l'ASBL Motief et co-fondatrice du 'Denkgroep MaatschappijKritische Christenen' ('Groupe de réflexion Chrétiens Critiques de la société').